

# Yemaya

N° 20

LETTER DE L'ICSF SUR LES QUESTIONS DE GENRES DANS LA PÊCHE

DÉCEMBRE 2005

## Editorial

Chères amies, chers amis,

Ce nouveau numéro de Yemaya propose une série d'articles intéressants, dont un entretien avec Margaret Nakato, une Ougandaise responsable de la Katosi Women Fishing and Development Association (KWFDA). Lors d'un récent séjour en France, elle est intervenue dans une série de débats, essentiellement en Bretagne, organisés autour de la projection du *Cauchemar de Darwin*, un film documentaire à la fois primé et controversé sur l'exploitation de la perche du Nil du lac Victoria.

Dans un autre article venu de la KWFDA, Caroline E. Nabalema dit comment les femmes des villages de pêcheurs, à Katosi et à Kalangala par exemple, font appel à ce groupement pour les aider à participer aux activités de pêche et aussi améliorer en général le niveau de vie de la population.

Du Pakistan vient un compte-rendu de la convention des femmes de la pêche de la province du Sindh qui s'est tenue en juillet 2005. Elle était organisée par le PFF (Forum des pêcheurs pakistanais) pour permettre aux femmes d'exposer leurs problèmes de manière constructive et innovante, par des expos, des chants folkloriques et autres spectacles. Elles ont adopté un certain nombre de résolutions, pour réclamer notamment le droit de participer, sur un plan d'égalité et sans réserve, aux activités liées à la pêche, pour obtenir des services de santé maternelle et infantile essentiels, pour



## Sommaire

|                       |      |
|-----------------------|------|
| Ouganda.....          | 2, 3 |
| Pakistan.....         | 4    |
| Corée du Sud.....     | 6    |
| Livre-présentation... | 8    |
| Livre-extrait .....   | 10   |
| Film .....            | 10   |
| Brève .....           | 11   |
| Dans la nature .....  | 12   |

qu'on lutte aussi contre la pollution des lacs et des cours d'eau.

En Corée du Sud, sur les îles de Udo et de Cheju, vivent des femmes plongeuses qui sont à coup sûr parmi les plus solides et les plus expérimentées de la planète. Toute l'année, sans équipement particulier, elles effectuent des plongées de une à deux minutes. Pour citer le *Journal d'Udo*, c'est là un mélange de « dexterity, desire and death ». Mais cette population vieillit et il y a de moins en moins de « femmes de la mer ». Il n'est pas certain que cette pêche traditionnelle perdure.

On trouvera aussi dans ce numéro la présentation d'un ouvrage sur les questions de genres dans la pêche et d'un film documentaire primé sur des vendeuses de poisson séché de Leyte, aux Philippines, qui proposent leur marchandise en chantant.

Le mot *Yemaya* apparaît dans des endroits inattendus ! Marja Bekendam, membre du réseau Vinvis (femmes de la pêche aux Pays-Bas), marchait dans une rue de La Laguna, sur la Grande Canarie en Espagne. Elle aperçoit tout d'un coup une enseigne de magasin portant l'inscription *Bazar Yemaya*. Lisez la suite.

Dans ce numéro, on trouvera un encart avec un questionnaire. Prenez, s'il vous plaît, le temps d'y répondre et de le renvoyer à l'adresse de l'ICSF figurant en page 12. Vos commentaires nous seront utiles pour améliorer le contenu du bulletin.

Bonne année à tout le monde !

## Afrique / Ouganda

### Cauchemar et espoir

*Dans le cadre d'un récent séjour en France, Margaret Nakato, responsable de la KWFDA (groupe des femmes de Katosi pour la pêche et le développement) a pu rencontrer, en Bretagne notamment, des pêcheurs, des consommateurs, des associations et aussi Hubert Sauper, le réalisateur du Cauchemar de Darwin, un film documentaire marquant et controversé sur la pêche de la perche du Nil dans le lac Victoria. Au cours de cet entretien du 18 octobre 2005, Margaret parle de ce film et de l'importance du renforcement des réseaux de femmes de la pêche dans les pays du Sud.*

**par Alain Le Sann, du Collectif Pêche et Développement, membre de l'ICSF**

**Tu as pu voir le film *Le Cauchemar de Darwin* avec les membres de la coopérative. La réalité décrite correspond-elle à ce que vous vivez ?**

**MN :** Globalement, oui. Le film montre bien que la richesse générée par la perche du Nil n'a pas eu de réels effets positifs pour les communautés de pêcheurs. Seuls les Européens, les industriels qui transforment en filets et le gouvernement en profitent réellement. En Ouganda, la pêche représente près de 20% du PIB: c'est donc une ressource majeure. A Katosi nous pêchons la perche, mais la route est toujours en mauvais état et la majorité des pêcheurs continue à boire l'eau polluée du lac. Il y a cependant une différence entre Katosi et Mwanza au Kenya : chez nous, les enfants ne sont pas abandonnés dans les rues. En ce qui concerne le sida, les pêcheurs sont deux fois plus atteints que le reste de la population ougandaise ; ils ont été moins touchés par la campagne contre le sida qui a permis en Ouganda de réduire l'impact de la maladie.

**Le film montre que les femmes sont aussi particulièrement défavorisées par le développement des exportations de perches du Nil. Est-ce aussi votre analyse ?**

**MN :** Tout à fait ! Avant le boom de la perche et des exportations vers l'Europe, les femmes assuraient le fumage du poisson et ensuite la vente jusque dans les pays alentour (Congo...). Cette activité leur assurait un revenu et permettait de nourrir la population. Aujourd'hui bien des fours sont éteints et il est de plus



en plus difficile pour les gens d'avoir du poisson à manger. Les pêcheurs préfèrent le vendre aux exportateurs. De plus, la perche du Nil a diminué l'importance des espèces consommées localement. Les femmes ont été obligées de fumer du poisson immature et elles subissaient la répression des agents du gouvernement. C'est pour cela que nous avons cherché à créer de nouvelles activités en demandant aux femmes de refuser le poisson immature.

**Certains en Europe proposent le boycott de la perche du Nil. Qu'en penses-tu ?**

**MN :** C'est une question intéressante, et elle mérite d'être discutée. Personnellement, je suis plutôt réservée, car la perche reste une source de richesse importante pour nos pays, et il est difficile de s'en passer. Mais il faut développer un commerce plus équitable, permettre aux pêcheurs d'être rémunérés, d'avoir une maîtrise plus grande de leur activité. Si, dans nos discussions, les pêcheurs et leurs communautés estiment qu'il faut appeler au boycott, pourquoi pas ; mais c'est à eux d'en décider, en tenant compte de tous les éléments. Pour nous, il faut surtout diminuer la dépendance des familles vis-à-vis de la pêche. Nous encourageons les femmes qui abandonnent leur travail de fumage à développer de nouvelles activités dans l'artisanat, l'agriculture, le commerce. D'autant plus que nous ne sommes pas à l'abri d'un appauvrissement du lac, déjà fortement pollué. Il faut pour cela des financements et des soutiens. L'Union européenne ne doit pas seulement soutenir les entreprises pour la mise aux normes : elle devrait aussi soutenir les pêcheurs et leurs familles pour améliorer leur sort.

---

**Que fait votre organisation pour cela ?**

**MN :** Nous avons mis en place des systèmes de crédit pour créer des activités qui génèrent des ressources. Nous regroupons aujourd'hui 198 femmes. Nous avons au départ plusieurs bateaux de pêche ; il ne nous en reste que deux parce que l'activité manque de rentabilité. Nous préférons aujourd'hui développer l'élevage. Une vache coûte 600 €. Lorsqu'une vache a donné une génisse, cette dernière est cédée à une autre famille, et ainsi de suite pour élargir le cercle des bénéficiaires. Maintenant les familles nous disent : même si nous n'avons pas d'argent, il nous reste le lait de nos vaches. La production de vanille a aussi été développée, mais les prix de cette denrée se sont effondrés. Nous aimerions développer l'aquaculture. Nous avons mis en place l'accès à l'eau potable par des réservoirs. Les gens paient une somme modique qui devrait nous permettre de développer ce système. Sans cela, les familles se servent de l'eau du lac, très polluée. Pour tous ces projets, nous avons besoin d'argent.

**Tu fais partie du Forum Mondial des Pêcheurs, dont tu es la vice-présidente. Est-ce que cela est utile pour ton action sur le terrain ?**

**MN :** Oui, bien sûr ! Pour nous organiser face aux industriels de la transformation, nous avons besoin de connaître les prix et les circuits de distribution, d'être au courant des législations de l'OMC, de l'Union européenne. Nous devons pouvoir prendre en main notre avenir, en débattre avec les pêcheurs des autres pays. Nous devons faire face à la gestion des ressources, aux programmes mis en place par le gouvernement, comme les comités de gestion des sites de débarquement (Beach Management Units). Il y a aujourd'hui des menaces de privatisation de nos ressources. Nous avons tous ces problèmes en commun avec les pêcheurs artisans du monde entier. C'est aussi grâce à ces réseaux que nous avons pu voir *Le cauchemar de Darwin* et le présenter aux pêcheurs et aux femmes de notre groupement. La perche du Nil suscite des questions chez nous comme chez vous, et il est important que les pêcheurs et les femmes du lac Victoria puissent réagir et donner leurs points de vue, comme ils l'ont fait dans le film que nous avons réalisé après cette projection.

*Pour contacter Alain Le Sann, taper [ad.lesann@wanadoo.fr](mailto:ad.lesann@wanadoo.fr)*

## Afrique / Ouganda

### Pour la première fois

*Compte-rendu d'une rencontre entre les diverses parties prenantes de la pêche, juin 2005*

**par Caroline E. Nabalema, de la KWFDA (groupement des femmes de Katosi pour la pêche et le développement)**

En juin 2005, l'association Action Aid-Uganda a organisé une rencontre sur la pêche à laquelle ont participé des pêcheurs de divers sites de débarquement, des représentants des BMU (comités de gestion des sites de débarquement), de l'administration des pêches dans les districts, de l'UFFCA (association pour la protection des pêcheries et du poisson de l'Ouganda) et du ministère de la pêche.

Les femmes ont également participé aux échanges par le biais d'organisations communautaires de base, dont la KWFDA qui cherche à faciliter la participation des femmes aux activités de pêche pour l'amélioration globale du niveau de vie des femmes dans les campagnes.

C'était la première fois que les communautés de base étaient conviées à une réunion, justement pour permettre même aux plus humbles producteurs d'exposer leurs problèmes et de participer à la recherche de solutions.

Le plus gros problème cité est l'interdiction de la pêche dans certains secteurs du lac Victoria. Les pêcheurs disent que le gouvernement « a bradé » des portions entières du lac à des investisseurs étrangers qui ont ensuite verrouillé leur territoire. Les communautés de pêcheurs regrettent aussi l'introduction de la perche du Nil, un prédateur qui a fait disparaître les autres espèces, comme le tilapia et le *mukene*. La population ne peut plus compter sur le lac pour se nourrir convenablement.

Les participants ont également dit qu'ils ne connaissaient pas le contenu des politiques nationales en matière de pêche, qui ont été définies sans qu'on les consulte. Ce n'est pas juste parce qu'on leur demande maintenant de participer à leur mise en œuvre et à l'application de la réglementation.

Ils ont également déploré l'instabilité des prix, le déséquilibre des termes de l'échange vis-à-vis des usiniers, et le gouvernement qui n'intervient pas pour protéger les pêcheurs. Ils accusent le secteur industriel

de les exploiter directement en fixant les prix sans consultation préalable. Et à cause de l'amenuisement de la ressource dans le lac, on pêche du poisson immature et on utilise aussi parfois des techniques destructrices.

Par ailleurs, les pêcheurs accusent les services chargés de faire respecter la loi de dureté et de corruption. Leurs agents qui font des patrouilles sur le lac perçoivent toujours le cadeau, de sorte que les contrevenants ne sont finalement jamais arrêtés. Les communautés de pêcheurs veulent participer, elles aussi avec les autres parties prenantes, à l'élaboration des politiques et règlements : fixation des prix du poisson, diffusion des politiques de pêche, reconstitution de la ressource, lutte contre la corruption, diversification des débouchés, information des pêcheurs sur la situation du marché mondial, mesures gouvernementales visant à les protéger contre l'âpreté des intermédiaires.

On ne sait pas trop qui va vouloir livrer bataille pour améliorer les conditions de vie des populations de pêcheurs. Les gens de Katosi comptaient sur la KWFDA, leur seul intermédiaire dans le processus de dialogue qui a été entamé. A son tour, KWFDA compte sur Action-Aid Uganda. Il faudra sans doute du temps avant que des mesures favorables aux intérêts des pêcheurs soient prises. Dans le pire des cas, rien ne changera.

*Pour contacter Caroline, taper [katosi@utlonline.co.ug](mailto:katosi@utlonline.co.ug)*

**Asie / Pakistan****Prêtes pour la lutte**

*En juillet 2005 s'est tenue une convention des femmes des villages de pêcheurs de la province du Sindh : une première dans le pays*

**par le Forum des pêcheurs du Pakistan (PFF)**

Le 10 juillet 2005, le Club de la presse de Karachi a été le cadre d'une grande assemblée de femmes travaillant dans le secteur de la pêche. C'était la première réunion de ce genre organisée par le PFF. Il y avait là un bon nombre de représentants de la société civile et aussi des femmes parlementaires. Des femmes de villages de pêcheurs, de la côte et dans les terres, ont exposé leurs problèmes au moyen d'expos, de chants folkloriques et autres spectacles pour instruire et distraire tout à la fois.

Haji Shafi Jamote, directeur de la Société coopérative des pêcheurs (FCS), a dit que les communautés de pêcheurs doivent avoir une part légitime de la ressource, que seuls les vrais pêcheurs ont le droit de pêcher sans interférence. Il dénonce le système de mise aux enchères (contract system) des droits de pêche, dont les acquéreurs exploitent ensuite les pêcheurs nécessiteux. Il rend hommage au PFF pour son action de résistance et félicite le président du PFF, Mohammad Ali Shah, pour son militantisme.

L'invitée d'honneur, Shafqat Sultana, vice-présidente de la First Women's Bank (qui propose des prêts à taux préférentiels aux femmes pour lancer ou gérer une petite entreprise), félicite le PFF d'avoir pris l'initiative de cette grande assemblée afin de permettre aux femmes de débattre de leurs problèmes. Elle dit que son établissement est tout prêt à aider des membres du PFF, pour acheter une machine à coudre par exemple. Dans leur intervention, les femmes parlementaires disent combien elles apprécient le militantisme des femmes en lutte pour la reconnaissance de leurs droits et contre l'exploitation, notamment en s'impliquant pleinement dans les meetings et les grèves de la faim pour lutter contre le système des droits de pêche aux enchères.

Sassui Palejo dit que, dans ce XXIème siècle où tant de choses ont progressé, les femmes de la pêche du Sindh ont toujours des conditions de vie misérables. Il leur manque des choses essentielles : eau potable,

scolarité, soins de santé. Elle regrette que le gouvernement n'ait rien fait pour apporter des changements positifs à leur existence. Les grands dirigeants s'intéressent seulement au développement de Karachi, Lahore, Islamabad. Ils ne s'intéressent pas du tout à ce qui se passe à Keti Bandar, Ibrahim Haidri, Shah Bandar et autres villages côtiers du Sindh, qui font eux aussi partie du Pakistan.

Shazia Atta Mari a relevé que plus d'un million de femmes du Sindh vivent en dessous du seuil de pauvreté. Les droits fondamentaux et autres choses essentielles ne sont pas à la portée des femmes des campagnes, et c'est encore pire pour les femmes de la pêche.

Muttahida Majlis-e-Ammal Mohammad Hussain Mehnati dit que le PFF a constamment cherché à défendre les intérêts des humbles, ajoutant qu'on pouvait compter sur sa pleine coopération pour trouver des solutions aux problèmes des pêcheurs.

S'adressant à l'assemblée, le président du PFF, Mohammad Ali Shah, a félicité les pêcheurs pour leur résistance victorieuse contre le système de mise aux enchères des droits de pêche. Grâce à la fermeté du PFF, le gouvernement de la province du Sindh a été obligé de suspendre cette mesure.

Ali Shah a réaffirmé que le PFF restait vigilant car la décision en ce sens n'a pas encore été publiée au journal officiel. D'autre part, le PFF réclame, en matière de politique d'accès à la ressource, une solution permanente inscrite dans la loi. Il organisera une grande réunion de protestation des pêcheurs à Hyderabad contre le système en cause. On y attend des milliers de pêcheurs du Sindh, qui célébreront ensemble les succès remportés jusqu'à présent.

Ali Shah a aussi dit que des centaines de milliers de femmes de la pêche du Sindh vivent comme des bêtes. Les conditions de vie des hommes sont très mauvaises, mais pour les femmes c'est encore pire. En plus de s'occuper de la maison et des enfants, elles doivent aussi aider les hommes dans diverses activités de pêche.

Il a félicité les femmes qui, en s'impliquant dans la lutte, ont fortement contribué au succès de la campagne contre le système des droits de pêche aux enchères. Les femmes savent maintenant comment faire et elles demandent aux amies et collègues de s'organiser

autour d'objectifs communs pour sauver les moyens d'existence des uns et des autres.

Constatant l'importante présence féminine à l'assemblée, Ali Shah estime que les femmes se sont maintenant réveillées et elles sont prêtes à se battre contre toute forme d'injustice.

Dans son intervention, la responsable de la Branche féminine du PFF, Tahira Ali, dit que les femmes ont montré qu'elles étaient tout également capables d'agir dans le cadre du PFF. Elle parle du travail des femmes de la pêche. On les voit ramer, tirer sur les filets, transporter le poisson, le vendre sur les marchés. Elles doivent aussi faire la corvée de bois, la corvée d'eau, cuisiner, nettoyer la maison... Leurs journées sont longues, et en cas de besoin elles n'ont guère accès aux soins médicaux. Certaines meurent en couches. Bref, les femmes du Sindh sont comme des bêtes de somme.

Tahira Ali parle de l'implication réelle des femmes du PFF aux diverses actions lancées pour la défense des intérêts des pêcheurs. Le succès de la campagne contre le système de mise aux enchères des droits de pêche doit énormément à la participation des femmes. Tahira Ali note que c'est la première fois que le PFF organise une convention pour les femmes.

Le secrétaire général, Saeed Balcoh, dit que, sans les femmes, le PFF serait une organisation incomplète. Il constate que les adhérentes sont vraiment actives dans la vie du mouvement, notamment lorsque, par milliers, elles ont réclamé pendant la convention la disparition du système de mise aux enchères des droits de pêche et l'instauration d'un système de permis.

Avant la clôture de cette assemblée, les résolutions suivantes ont été adoptées :

- Les droits d'accès historiques aux lieux de pêche devront être respectés. On procédera donc à l'abolition du système de mise aux enchères des droits d'accès à la ressource et on le remplacera par un système de permis pour que les pêcheurs puissent travailler librement sur les lacs, les étangs, les cours d'eau et le long des côtes.
- Les femmes devraient pouvoir participer en toute égalité à la filière pêche. Elles participent habituellement, aux côtés des hommes, à diverses tâches : capture, réparation des filets ou des embarcations, séchage du poisson, vente au marché.



Avec le développement de la pêche commerciale, beaucoup ont été marginalisées et le gouvernement devrait prévoir pour elles des possibilités de diversification et une indemnisation.

- Dans les villages de pêcheurs, elles ont souvent du mal à obtenir des soins médicaux. Il faudrait construire dans ces endroits des postes de santé primaire, avec maternité. Cela sauverait des vies. Evidemment les autres équipements de base devraient également être prévus.
- L'eau potable manque fréquemment dans les villages de pêcheurs et les femmes sont obligées de faire des kilomètres pour s'approvisionner. On étudiera diverses possibilités d'adduction d'eau pour remédier à cette situation.
- Il faudrait aussi penser à fournir de l'électricité et du gaz, de façon appropriée, aux villages éloignés situés le long des cours d'eau, sur des lacs, le long de la côte, cela afin de libérer les femmes de leurs pénibles corvées de bois.
- Pour permettre aux femmes de diversifier leurs activités, on établira dans les villages de pêcheurs des centres de formation et des ateliers de confection d'objets d'artisanat.
- On interdira strictement l'usage d'engins de capture destructeurs et les méthodes de pêche destructrices. On mettra également un terme aux intrusions des gros chalutiers.
- Il faudrait des écoles primaires et secondaires pour que les filles et les femmes de ces localités soient

scolarisées.

- A cause du manque d'eau dans le cours inférieur de l'Indus, environ un million d'hectares de terres ont été gagnés par la mer dans le delta, ce qui a entraîné la ruine des vieux villages de la région. Hommes, femmes et enfants se voient obligés de partir. Le chômage et les maladies menacent. Les participantes à cette convention demandent qu'on lâche une partie des eaux du barrage de Kotri afin d'empêcher la mer d'avancer et permettre aux pêcheurs de vivre.
- Le Right Bank Outfall Drain (collecteur d'eaux de drainage salines) se déverse dans le lac Manchhar qui est devenu très pollué, ce qui constitue une menace pour la santé et les moyens d'existence des gens de la région. Le gouvernement devrait immédiatement stopper cela et indemniser les familles qui ont souffert de cette situation.
- La convention réclame également le retrait du projet visant à conduire les eaux polluées de ce collecteur jusqu'à la mer, dans la baie de Gharo. Les participantes estiment que chaque ville, chaque province doit traiter ses effluents sur place au lieu de s'en débarrasser chez les voisins. C'est un principe qu'on doit appliquer tout de suite.

**Asie / Corée du Sud****Les « femmes de la mer »**

*A la rencontre de championnes de la plongée, dans le sud de la Corée du Sud*

**Article de Norimitsu Onishi publié dans le *Udo Journal***

ILE DE UDO, Corée du Sud – C'est une matinée froide et humide. Sur la petite île, des femmes revêtent leur combinaison noire, mettent les lunettes et se lancent dans les vagues.

Pendant plusieurs heures, elles vont plonger jusqu'au fond, retenant leur souffle une minute environ avant de réapparaître à la surface. Parfois elles sont deux à se lancer ensemble : pendant une fraction de seconde, elles montrent leurs palmes alignées, comme des plongeuses synchro.

Sauf qu'elles remontent avec une poulpe ou un oursin, et que derrière leurs lunettes on distingue finalement la peau tannée et parcheminée de femmes de cinquante, soixante ans et parfois plus.

Ces personnages, que l'on rencontre ici et sur l'île un peu plus grande de Cheju, au sud du pays, sont probablement parmi les meilleures plongeuses en apnée de la planète. Tout au long de l'année, elles descendent sur les fonds sans bouteille, dans une manœuvre de une à deux minutes qui est un mélange de « dexterity, desire and death ».

« Chaque fois que j'y vais, dit Yang Jung Sun, 75 ans, j'ai l'impression de passer de l'autre côté du monde. Quand je vois quelque chose de vendable, j'essaie de l'attraper. Quand je sens que je vais manquer d'air, je me propulse vers le haut. Tout est noir devant moi et mes poumons font mal. A ce moment, je crois que je suis morte. C'est comme ça tout le temps, à chaque fois. Je me dis : tu ne vas pas recommencer ! Mais l'envie d'attraper quelque chose me reprend. »

Depuis la fin des années 1970, avec l'exportation de produits de la mer vers le Japon, ces femmes de la mer ont acquis, bien au-delà de leurs espérances, une certaine aisance. Elles ont pu mieux aménager leur maison, construire même dans la ville de Cheju et envoyer leurs filles faire de longues études.

Certaines bonnes plongeuses, par exemple Yang Hwa Soon, 67 ans, (sans lien de parenté avec Mme Yang, plus âgée), gagne environ 30 000 dollars dans son année. La plupart de ces femmes plongent dix jours par mois et s'occupent aussi des champs. Certaines



tirent profit du tourisme et exploitent un restaurant, une auberge.

Du fait de cette réussite, et comme les filles se tournent vers une activité liée au tourisme ou vont dans une grande ville, l'histoire des femmes de la mer de Cheju, vieille de 1 700 ans, s'arrêtera probablement dans dix ou vingt ans. En 2005, il y avait officiellement 5 650 femmes de la mer à Cheju, 85 pour cent d'entre elles ayant plus de 50 ans. Seulement deux étaient âgées de moins de 30 ans.

« Nous sommes les dernières », dit Mme Yang Jung Sun, et la satisfaction se lit sur son visage. « J'ai dit à ma fille de ne pas faire ce métier : c'est trop dur. »

Selon M. Ko Chang Hoon qui enseigne à l'Université nationale de Cheju, les hommes plongeaient aussi auparavant, jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle. Puis ils ont considéré que cela ne valait plus la peine car, contrairement aux femmes, ils devaient payer des taxes assez lourdes. C'est ainsi que les femmes ont repris cette activité mal considérée et sont devenues les principales pourvoyeuses du budget familial.

Cette évolution ne cadrerait pas très bien avec le Confucianisme et le statut inférieur réservé traditionnellement aux femmes. De hauts fonctionnaires de Séoul ont voulu empêcher les femmes de plonger, apparemment parce qu'on voyait leur peau nue dans l'eau. « Le gouvernement central leur interdisait effectivement de plonger, mais elles donnaient quelques ormeaux aux fonctionnaires afin qu'ils ferment les yeux », ajoute M. Ko, dont la grand-mère et la mère étaient des femmes de la mer.



L'influence des femmes de la mer était évidemment plus perceptible dans les localités qui vivaient du travail de la mer que de celui des champs. Sur l'île de Mara, dont les habitants tiraient pratiquement toute leur subsistance de la pêche avant l'arrivée des touristes, il n'y a pas si longtemps, les rôles respectifs des hommes et des femmes étaient complètement inversés. Dans une étude sur cette même île, M. Seo Kyung Lim, enseignant à l'Université nationale de Cheju, et dont la mère était plongeuse, note que les hommes s'occupaient des enfants, des courses et des cochons. C'était les femmes qui dirigeaient le ménage et la collectivité. Si le mari ne rendait pas des comptes justes, elles pouvaient lui dire de sortir de la maison.

Sur l'île de Cheju, les réalités économiques pesaient plus que la préférence accordée aux garçons dans la tradition confucéenne. Citons M. Ko : « Lorsqu'un garçon arrivait dans la famille, on ne faisait pas la fête. Lorsque c'était une fille, on se réjouissait, tout simplement parce que la fille irait plonger et rapporterait des sous ».

Sur l'île de Udo, les champs représentaient généralement le tiers des revenus du ménage et les produits de la mer le reste. Les femmes jouissaient d'un prestige certain. « Nous rapportions toujours plus d'argent que les hommes, dit Mme Yang Jung Sun. Avec ce qu'ils gagnaient, ils pouvaient juste se nourrir. Nous, nous payions pour tout le reste : le feu, l'école... ».

S'apercevant qu'il y avait des hommes assis pas loin et qui pouvaient l'entendre, elle a ajouté avec un sourire accommodant : « Comment les femmes pourraient-elles diriger le navire ? Il y a seulement un capitaine à bord, et c'est bien sûr l'homme. »

Les filles vont à la côte vers l'âge de 8-10 ans. Elles ramassent d'abord des algues sur le rivage. Les meilleures plongeuses peuvent descendre à 40 pieds (12 m) en apnée, en dépassant les deux minutes. Pour éviter la surpêche, l'usage de bouteille est interdit.

Avec un outil plat attaché au poignet, les femmes de la mer essaient de détacher les ormeaux des rochers. Parfois l'ormeau parvient à plaquer l'outil, piégeant ainsi la plongeuse. On signale au moins un décès chaque année.

Les femmes de la mer sont de moins en moins nombreuses et le tourisme offre de nouvelles opportunités aux hommes de Cheju. Tout cela peut agir à l'avenir sur la situation de leurs filles au sein de la famille et de la collectivité en général. On sent bien

« « Quand je voulais descendre plus bas, jusqu'à l'année dernière je faisais ce qu'il fallait pour cela, dit Mme Yang Hwa Soon. Maintenant je sens que je vieillis. Quand je veux descendre plus bas, au lieu de piquer, je décide que non. Car j'ai commencé à prendre conscience du poids de l'âge l'an dernier, lorsque j'ai eu 65 ans.

*Cet article du New York Times a été repris dans le Seoul Times du 20 octobre 2005 (<http://theseoultimes.com/ST/?url=/ST/db/read.php?idx=1495>)*

**Livre-présentation / Mondialisation****Changing Tides : Gender, Fisheries and Globalization**

*Coordonné par Barbara Neis, Marian Brinkley, Siri Gerrard et Maria Cristina Maneschy. Fernwood Publishing, Halifax, 2005*

**Commentaire de Jackie Sunde, chercheuse au Masifundise Development Trust, Cape Town, Afrique du Sud**

*Changing Tides : Gender, Fisheries and Globalization* est une compilation exceptionnelle d'articles de recherche, d'études de cas et de brefs commentaires concernant dix-huit pays et provenant de femmes de la pêche, de militantes associatives, de chercheuses et universitaires du Sud et du Nord. Ce livre illustre le déroulement d'un processus de recherche et développement fort intéressant, lancé tout d'abord au Canada et qui vise à mieux entrevoir et analyser les effets de la mondialisation sur la vie des femmes et les relations de genres dans le secteur de la pêche. L'esprit de cette publication est clairement indiqué. Il s'agit d'une approche « féministe qui se veut mondiale, critique, holistique et intégrative ». Les coordinatrices méritent d'être félicitées pour avoir rassemblé cette vaste documentation sur les thèmes retenus (genres, mondialisation, pêche) et pour avoir dépassé les frontières habituelles des méthodologies traditionnelles, pour avoir fait de ces diverses contributions un ensemble fort utile et créatif.

*Changing Tides* reflète bien la nature même de ce programme : réflexion, densité, intégration, profondeur et diversité. Il fait sans cesse passer le lecteur du vécu ordinaire des femmes à la théorie, puis retour au local. Il faut du temps pour avancer dans le texte et tout digérer. J'ai l'impression qu'il ne sera pas très accessible pour certaines participantes à ce programme, dont il est cependant une composante tout à fait marquante. Il y a des articles qui font un usage assez pesant du vocabulaire conceptuel habituel du féminisme, du post-structuralisme et de la déconstruction dans l'analyse de la mondialisation, des races et des identités hommes-femmes. D'autres (notamment le texte sur *Les changements dans la pêche islandaise*) parviennent bien à expliciter au fil du débat les analyses fournies par les outils théoriques, de sorte que le lecteur voit plus clairement les liens de cause à effet qui apparaissent grâce à la documentation ainsi fournie.

Les coordinatrices ont simplifié la tâche du lecteur en organisant cet ouvrage de telle sorte qu'il puisse assimiler au mieux la profondeur et la complexité des liens entre les trois grands thèmes retenus. Dans l'Introduction, Barbara Neis expose le raisonnement qui sous-tend le plan de l'ouvrage ; elle résume l'évolution des connaissances en matière de genres, de mondialisation et de pêche et situe *Changing Tides* dans le cadre des diverses initiatives de recherche qui ont donné lieu à toutes ces contributions. Il y a six sections. Les deux premiers chapitres présentent en résumé les trois pôles de la réflexion. Le texte de Martha MacDonald (*Elaboration d'un cadre analytique pour explorer les relations entre Genres, Mondialisation et Pêche*) est particulièrement utile. Il cartographie d'abord ces liens et guide le lecteur vers des questions probables sur divers aspects : chalutage, production, consommation...

Au fil de la lecture apparaissent les liens de cause à effet, les interactions, par delà les schémas de pensée habituels, et l'on y voit plus clair entre mondialisation et problèmes de genres. Citons MacDonald : « La pêche constitue un excellent champ d'observation pour l'exploration des processus de l'accumulation du capital et des relations de genres et de classes ». En analysant ensemble Pêche et Mondialisation, on embarque pour un voyage plus dense, pour une compréhension plus approfondie du vécu des femmes, en écoutant des voix auparavant inaudibles.

Dans la section Deux et la section Trois, les études de cas régionales et locales se mêlent constamment à la réflexion théorique sur la situation des femmes : identité, rôle, droits, race, classe... Ainsi l'ouvrage ne s'éloigne pas de la vie réelle des femmes de la pêche ; il cartographie bien le ménage et la communauté dans le grand tout mondial. Après avoir lu une histoire locale dans un chapitre, on la retrouve dans le chapitre suivant sous un éclairage cette fois conceptuel, ce qui permet de faire apparaître les similitudes entre la situation des femmes sur la côte Est du Canada et celle des femmes des villages de pêcheurs dans le sud de l'Inde.

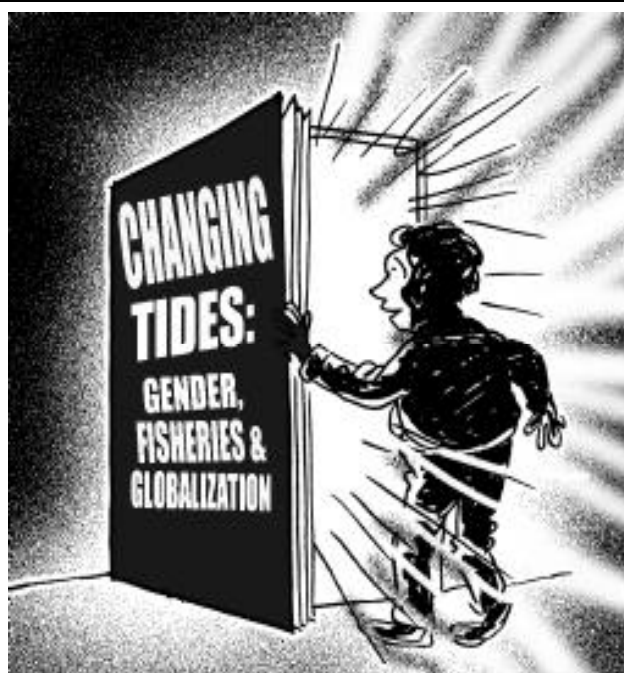
Dans la section Quatre, on trouvera une série de réflexions relatives aux effets de la mondialisation sur les régimes de gestion de la pêche qui se concrétisent au travers des réalités de genres, de classes, de cultures et d'identités nationales. Les différents textes mettent bien en évidence la façon dont la mondialisation et les préjugés de genres s'additionnent pour conditionner l'accès des femmes aux ressources marines dans le cadre des politiques de préservation de ces ressources

au Mexique, pour mettre en danger la santé des Chiliennes au travail, pour limiter leur participation à des mécanismes de gestion (contrôle de qualité...) en Norvège. L'article sur les répercussions du régime des quotas individuels sur les communautés de pêcheurs en Islande montre bien les dégâts que peuvent causer des systèmes de gestion agressifs, conquérants, insensibles aux questions de genres. Mais les femmes ne sont pas toujours des victimes passives : pour preuve, l'article sur l'utilisation des prises accessoires des chalutiers au Ghana, où le statut social de certaines leur permet de se lancer dans les affaires à la faveur de la mondialisation de la pêche.

Dans la section Cinq, les auteurs posent des questions essentielles quant à la nature des informations collectées et mettent en garde contre les dangers de « l'impérialisme intellectuel » de travaux de recherche partisans reflétant le caractère prédateur de la mondialisation. L'article de Siri Gerrard suggère qu'une approche féministe dans la recherche fournit des outils d'analyse permettant de corriger les déséquilibres dans les relations hommes-femmes. L'information peut en effet faire évoluer les rapports de force. La recherche dans les pays du Nord peut et doit s'enrichir des analyses des gens du Sud et d'une approche intersectorielle, multidisciplinaire. Deux universitaires canadiens ont transféré aux pêcheries de Terre-Neuve, Canada, un cadre conceptuel élaboré par une féministe indienne, Bina Agarwal, pour mieux comprendre les fondements matérialistes des aspects de genres dans la dégradation de la ressource.

La section Six expose les conséquences de l'addition du capitalisme néolibéral mondialisé et des rapports de force inégaux qui prévalent entre sexes, races, classes sociales, traditions culturelles, frontières géographiques. Voir la déclaration de l'atelier du Réseau genres-mondialisation-pêche qui est à l'origine de cet ouvrage, et aussi le « Mot de la fin » rédigé par Barbara Neis et Maria Cristina Maneschy. Les auteurs de cette section ont fait un résumé très utile des thèmes principaux qui ressortent des divers documents rassemblés dans cette publication. Ils identifient aussi des pistes de recherche pour l'avenir.

Les processus en cours dans la mondialisation sont fondamentalement entachés de préjugés de genres. Cela devient très visible grâce aux deux loupes (Pêche et Genres) fournies par ce livre, qui permettent de mieux comprendre les diverses répercussions des processus à l'œuvre en balisant le terrain, en repérant



les interconnexions, les rapports de force agissant sur nos vies à tous les niveaux. Cet ouvrage ne se contente pas de cartographier des forces destructrices, il met aussi en évidence la résistance des femmes, d'autres façons de faire, d'autres relations avec la pêche et les ressources naturelles que suggère une vision féministe des choses.

Auparavant, dans ce même livre, Nalini Nayak, militante féministe indienne, nous a rappelé que l'approche féministe appliquée au monde de la pêche préconise depuis longtemps d'autres formes de développement, des modes de vie plus durables, selon l'expression suivante : *Fisheries for need, not greed* (Pêcher pour vivre, pas pour ramasser toujours plus).

Cette compilation démontre que la recherche créative et des projets de développement comme celui qui a été à son origine, s'inspirant des éclairages fournis par une perspective de genres et s'appuyant sur des forces de changement à travers le monde, nous permettent « d'entrevoir d'autres façons de faire plus favorables à la vie et à la justice » (MacMahon, 2002).

Pour contacter Jackie, taper [suntel@netactive.co.za](mailto:suntel@netactive.co.za)

**Gender, Fisheries and Aquaculture :  
Social Capital and Knowledge for the  
Transition towards Sustainable use of  
Aquatic Ecosystems**

*par Stella B. Williams, Obafemi Awolowo University, Ile-Ife, Nigeria ; Anne-Marie Hochet-Kibongui, Cultures croisées, Paris, France; and Cornelia E. Nauen, Coopération scientifique et technique internationale, CE, Bruxelles, Belgique. Rapport de recherche Halieutique ACP-UE, n° 16, juin 2005*

Dans un contexte de dégradation massive des écosystèmes aquatiques, provoquée en grande partie par le secteur de la pêche et les évolutions socio-économiques qui lui sont associées, plus une aquaculture dont le fort développement s'accompagne parfois de pratiques non durables, il importe de savoir comment les femmes de la pêche et de l'aquaculture vont pouvoir agir afin de rétablir la productivité de la ressource et orienter ce secteur vers un développement durable. Sur tous les continents, on observe que l'apport des femmes n'est pas reconnu à sa juste valeur, qu'elles sont rarement payées pour leur travail. Auparavant, dans le cadre des cultures traditionnelles, les femmes étaient associées à la préservation de la ressource. Peu à peu pratiques et croyances anciennes se sont effilochées. Pour avoir un certain statut social, elles ont maintenant la possibilité de faire appel aux nouvelles législations visant à promouvoir l'égalité des chances, dans la mesure où elles sont instruites et bien formées. Elles seront ainsi capables de se prendre en charge, de s'organiser dans la société, de participer pleinement aux efforts de restauration des ressources naturelles. On propose une méthode participative pour bien faire ressortir le rôle des femmes et favoriser le développement de structures socio-économiques qui permettront de tendre vers plus de justice sociale et un développement durable. On propose aussi des lectures complémentaires et un certain nombre de ressources Internet qui aideront à définir des plans d'action. Pour obtenir un exemplaire gratuit de cette publication, s'adresser au Information Desk de la Direction générale de la recherche, relations internationales, 8 square de Meeûs, B-1049, Bruxelles, Belgique ; e.mail : inco@cec.eu.int . Le compte-rendu et une sélection de contributions individuelles plus complètes faites lors de l'atelier sont

**Film / Philippines****Les chansons à vendre de Leyte**

*Un documentaire primé raconte l'histoire des vendeuses de poisson séché de l'île de Leyte, aux Philippines, qui chantent derrière leur étal*

Tacloban City, 15 octobre - *Selling Songs of Leyte* est un film documentaire de 14 minutes sur des vendeuses de poisson séché de Leyte qui travaillent en chantant. Il a obtenu le prix du Meilleur petit documentaire étranger lors du récent Festival international du film indépendant de New York. Il est dû à Ali Africa, 41 ans, qui vit à San Pablo, Californie et dont la mère est de Alangalang, Leyte, et le père de Nueva Ecija.



Ce festival, le plus grand de ce genre sur le plan mondial, se tient plusieurs fois par an dans différentes villes des Etats-Unis : New York, Miami, Los Angeles... Il est bien suivi par la presse nationale et internationale et par des auteurs indépendants talentueux mais qui ont du mal à percer.

Eli Africa dit que l'idée d'une vidéo lui est venue par hasard, lorsqu'il a entendu parler de ces femmes qui vendaient leur poisson séché en chantant. Il a demandé à sa nièce de se renseigner là-dessus, puis il a pris l'avion pour Tacloban et s'est rendu à Palo, Tanauan et Carigara un jour de *tabo* (marché). Il a filmé des scènes et interviewé les vendeuses.

On ne sait pas très bien quand et comment cette façon de faire a commencé. La plupart des gens du nord de

l'île n'ont pas entendu parler de ces femmes. Eli Africa pense que cela fait partie de la riche tradition musicale de l'île de Leyte et de la province de Samar.

Il y a beaucoup de vendeuses et peu de chanteuses. Les vendeuses-chanteuses sont une espèce en voie de disparition. Grâce à un Philippin de Californie qui aime son pays d'origine, la tradition va se perpétuer et sera connue des générations futures.

Encouragé par les commentaires positifs sur son *Selling Songs of Leyte*, même de la part de non Philippins, Eli aimerait bien faire d'autres documentaires sur les traditions et la vie aux Philippines. Il pense maintenant à un film qui aurait pour titre *Tree of Life*. Pour le moment il lui manque un soutien logistique.

*D'après un communiqué de l'Agence philippine d'information (PIA)*

## Les femmes aussi savent pêcher

*A l'apprentissage autour du lac Malawi*

**Extrait d'un article de Marcus Muhariwa, publié dans le Daily Times, un journal local, le 15 novembre 2005**

---

Les statistiques montrent depuis un bon moment que le poisson est un ingrédient fort apprécié dans la plupart des familles de ce pays, quelle que soit leur situation sociale ou économique. Quand les ménagères font leur marché, au moins deux fois par semaine, elles reviennent avec du poisson. Ce peut être du *matemba*, de l'*utaka* ou du *chambo*, apprécié localement mais aussi à l'étranger.

Parmi tous ces mangeurs de poisson, combien sont curieux de savoir qui l'a pêché ? Pas grand monde, et bien rarement en tout cas. Et personne ne pensera que le pêcheur est une pêcheuse. Pourtant il existe des femmes qui, au petit matin, embarquent sur le lac pour chasser le poisson, tout comme les hommes.

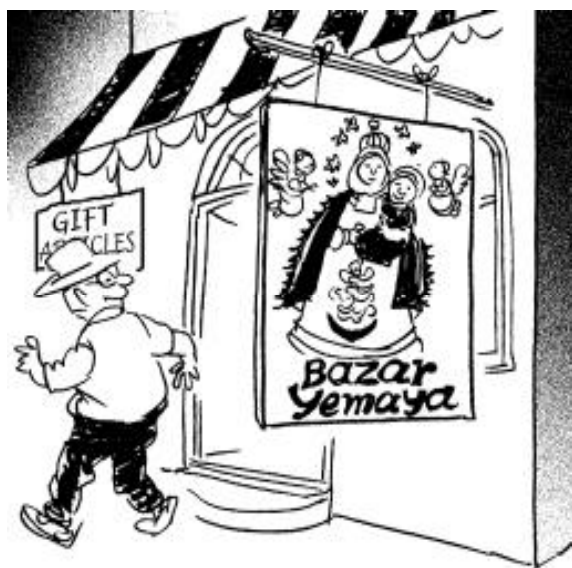
Autour du lac, c'est dans le district de Mangochi qu'il y a le plus de vie, et l'on sait bien que la plupart des garçons de ce secteur grandissent dans la pêche et font preuve à l'âge adulte de talent, de dynamisme et de responsabilité. Les femmes aussi s'y font une réputation, non pas comme femmes de pêcheur, ménagères ou cuisinières mais véritablement comme pêcheuses. S'inspirant du principe de l'égalité des sexes et stimulées par l'exemple des femmes des villes qui chaussent des bottes pour faire un travail d'homme, les femmes de Mangochi vont aussi vers le lac Malawi, non pas pour puiser de l'eau mais pour attraper du poisson.

Jennifer Banda, secrétaire du groupement de pêche des femmes de Kwalole, dans le sous-secteur de l'administration traditionnelle de Namavi, raconte : « Nous avons reçu la visite de personnes membres de NICE (Initiative nationale pour l'éducation civique) qui ont dit que les femmes aussi pouvaient faire un travail jusqu'ici masculin, dans le bâtiment ou la pêche par exemple. Des hommes et des jeunes dans les villages nous ont montré comment ramer et lancer les filets. Au début c'était assez difficile, parce que c'est très physique. Maintenant nous sommes habituées... »

## Dans la nature / Bazar Yemaya

### *On trouve Yemaya dans des endroits inattendus*

Marja Bekendam, membre du réseau VinVis des femmes de la pêche aux Pays-Bas, se promenait dans les rues de La Laguna en Espagne lorsqu'elle remarque sur l'enseigne en céramique d'une petite boutique l'inscription *Bazar Yemaya*. Elle est intriguée par ces mots qui lui rappellent le titre du bulletin de l'ICSF sur les questions de genres dans la pêche. Elle sait que Yemaya est le nom africain de la déesse de la mer ; mais par quel cheminement a-t-il été repris pour une boutique de La Laguna ? Par curiosité, elle fait parvenir une photo à Dr José J. Pascual-Fernandez de l'Institut de sciences politiques et sociales de l'Université de La Laguna, qui a cherché à se renseigner.



Bazar fait évidemment penser à un marché ou un magasin. Et celui-là vendait effectivement des images pieuses, des gravures, des bibelots et des préparations thérapeutiques traditionnelles cubaines liées au culte de la Santena (vaudou), précise le professeur. En 1994, une femme des Canaries avait ouvert un Bazar Yemaya un peu plus loin. Maintenant elle s'occupe de cette autre boutique avec son mari qui est né à Cuba. Le dessin sur l'enseigne représente en fait la Vierge de Regla, l'une des vierges qui font l'objet d'un culte dans les Canaries. Ce n'est pas tout à fait la déesse de la mer (Yemaya), mais cela nous a permis de faire une découverte intéressante.